

PRIX RICHELIEU 2017

Bruno Frappat

DLF : Connaissez-vous l'association DLF et son prix Richelieu ?

Oui, je connaissais l'association, depuis longtemps, mais pas le prix.

DLF : En tant que journaliste, quelle importance attachez-vous à la langue française ?

Évidemment primordiale et liée à ma spécificité qui est l'écriture de presse pour des lecteurs francophones. Sans la langue pas de communication dans le « territoire » linguistique et culturel où je suis né, donc pas d'échange, pas de fourniture d'information au sein de ce territoire donc pas de journalisme.

L'avenir de la presse écrite, dans notre « aire » comme dans toutes les autres passe par l'écriture et l'usage de notre langue, sa qualité, sa beauté propre, sa musicalité, sa précision, sa variété, son renouvellement constant, son caractère le plus complet pour être le plus proche de la vérité, si elle existe... La vérité des faits mais aussi celle du ressenti, tant à mes yeux celle-ci est une catégorie essentielle de la vérité en général.

DLF : On accuse souvent les journalistes de diffuser une langue appauvrie. Qu'en pensez-vous ?

Pour une fois ce satané « on », contre lequel mes professeurs de lycée me mettaient en garde, n'a pas complètement tort. Il est vrai que la pauvreté du vocabulaire de certains ou d'erreurs touchant au ridicule sont fréquentes. Comme vous elles me font bondir. Sont-elles plus nombreuses et plus fréquentes qu'avant ? Si oui, avant quoi ? Il faudrait une vraie étude savante pour en décider, et esquisser des comparaisons qui aient du sens. Il faudrait beaucoup lire et relire dans quelle langue « parlent » les journalistes d'aujourd'hui afin d'éviter les fantasmes d'un « âge d'or ». Je reconnais que je saute souvent au plafond en entendant des liaisons horribles, des mots impropres utilisées hors de leur sens, et des naïvetés grotesques dans la prononciation pour ce qui concerne l'audiovisuel, dans l'écriture pour la presse dite « papier » où l'orthographe paraît malmenée à chaque page dans l'exacte mesure où la profession de correcteur et de réviseur a été marginalisée pour des raisons d'économie dans nombre de titres de presse. Comment savoir si les journalistes d'« avant » ne faisaient pas autant de fautes dans leurs manuscrits ?

DLF : La langue française vous paraît-elle menacée par l'anglo-américain ?

La menace n'en est plus une, c'est carrément une défaite en rase campagne que notre langue a subie. Dans tous les milieux le jargon des tribus s'exprime en anglais, dans le cinéma plus un titre en français, dans le monde des affaires, il n'est question que de *chief executive*, de *chairman*, d'*executive woman* ou de *CEO*. Dans les médias de *newsroom* et de *print*, de *desk* et de *best of*, etc., (j'allais écrire *and so on*). Toute invitation à un cocktail ou un brunch est précédée d'un impératif « *save the date* » qui se pourrait dire « notez la date ». Il y a un snobisme du franglais dans la pub, les affaires, le sport et les états-majors qui rejaillit sur le charabia des journalistes, celui-ci étant souvent d'imitation et d'imprégnation.

DLF : Comment lutter contre la mode de donner des titres en anglais aux films et aux séries télévisées ?

En refusant de leur faire de la publicité et en les boycottant dans nos gazettes ou en proposant des traductions non autorisées.

DLF : Comment intéresser les Français à leur langue ?

Par des jeux, des concours, des compétitions amusantes comme l'avait fait le bienfaiteur de la langue qu'était Bernard Pivot avant de pantoufler dans le jury Goncourt... Les Français ont la passion du vocabulaire et la détestation de la syntaxe. Il faut les prendre dans le sens du poil et les associer au renouvellement de notre langue. Via l'internet on pourrait inventer des consultations passionnantes favorisant l'inventivité. Être défensif ne suffit pas, il faut passer à l'offensive.

DLF : Quels sont pour vous les écrivains qui ont le mieux illustré la langue française depuis le début du XX^e siècle ?

Tous l'ont illustrée : le plus inventif fut Céline, hélas, le plus populaire fut Simenon, le plus maniéré fut Proust, le plus solaire fut Camus, le plus ronflant, Malraux, les plus drôles furent Pierre Dac et Raymond Devos, le plus encyclopédique fut Georges Perec, le plus élitiste fut Gracq, le plus colérique Bernanos, le plus épique et emphatique Péguy, le plus près du peuple fut Prévert. Tous furent fort utiles à notre langue à son enrichissement à se nourrir et nous nourrir de ses capacités, ses tours et détours et de son plaisir infini.

* * *